

jusqu'à « six de monde ». A quelques journées au nord il y a les Bantsantsé, une tribu puissante, ils ont à l'est les Bakandi : les uns et les autres sont vaillants et belliqueux, riches en bétail, en cauris et fil de laiton. »

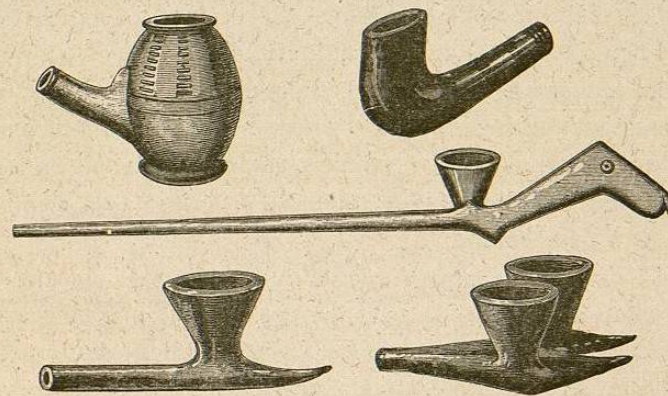
Notre captive, qui avait ses idées en fait d'ornementation, et avait agrémenté sa lèvre supérieure d'un disque en bois large comme un bouton d'ulster, reprise alors d'un accès de malignité, se mit à nous bouder tous, sauf un timide jouvenceau à joues encore lisses; mais le maladroit l'évitait, se méprenant sur sa laideur, qu'il attribuait, non pas à la vieillesse, mais à la sorcellerie.

Inde-soura — et, comme nous le découvrîmes par la suite, tous les autres villages bordiers de la forêt — est remarquable par la variété et l'excellence de ses produits. La plupart des huttes contenaient de grandes corbeilles d'un tabac excellent, pesant chacune de 10 à 20 kilos, et en telles quantités, que chaque fumeur du camp en eut de 2 à 5 kilos. La vieille l'appelait *taba*, les Ibouiri disaient *tabo*; il était mal fané, manquait de parfum, sans pour cela être dépourvu de tout agrément. Cinquante pipes en un jour eussent moins affecté les nerfs qu'une seule de notre *cavendish*; cependant quelques feuilles d'un brun foncé, légèrement tachées de nitre, eurent un effet tout autre. Deux de nos officiers en essayèrent et le déclarèrent tout à fait supérieur; et ils ne se trompaient guère, car ils tombèrent bientôt dans un marasme déplorable. Toutefois, quand ces feuilles-là ont été écartées, le tabac est doux et inoffensif, puisque les fourneaux des pipes particulières au pays ne contiennent pas moins d'une demi-pinte. Dans les districts avoisinant la prairie, la plante est largement cultivée pour le commerce avec les pasteurs des plaines, qui donnent de la viande en échange.

Le ricin fait l'objet d'une culture importante. Comme cette huile manquait à notre pharmacie, nous faisons rôtir les graines et les broyons dans un mortier de bois, et en obtenons ainsi une bonne provision, dont la qualité ne laisse rien à désirer; il en fallait aussi pour nettoyer les fusils; et les hommes s'en octroyèrent pour leur toilette, opération qui leur donna un air de fraîcheur, de santé et de propreté.

Quatre de nos éclaireurs manquant à l'appel sans motifs connus, je dépêchai à leur recherche Réchid bin Omar avec

vingt hommes, qui me les ramenèrent dans la matinée du lendemain. A ma surprise, les quatre absents, conduits par l'incorrigible Djouma Ouaziri, poussaient devant eux un troupeau de vingt belles chèvres, dont le chef de nos éclaireurs s'était emparé par ruse. Souvent j'avais eu la tentation de perpétrer sur Djouma un exemple qui eût édifié ses compagnons, mais le drôle se présentait toujours avec une mine si inoffensive de « je vous en demande humblement pardon », que je n'en avais plus le courage. D'un beau type abyssin, sa figure était déparée par le sceau de l'hypocrisie. A un Mhouma, à un Massaï,



Pipes trouvées à Inde-soura.

à un Mtatourou, à un Galla, il faut de la viande autant et plus qu'à un Anglais; ils ont pour article de foi qu'il ne vaudrait pas la peine de vivre si de temps à autre on n'avait pas du bœuf à se mettre sous la dent. Je me bornai donc à faire à Djouma de nouvelles remontrances, et je me consolai par la réflexion que sa carrière d'éclaireur ne durerait pas trop longtemps : une fois ou l'autre, il trouverait un rival en ruse et en courage. A bon chat, bon rat.

Faux départ : à quelques centaines de mètres du village, une profonde rivière nous arrête, large de 35 mètres et courant 4 kilomètres à l'heure. La vieille lui donnait le nom d'Itouri. Fort étonné que cette rivière, large de 350 mètres à Ipoto, coule ici en un lit si étroit, nous revenons à Inde-soura pour y faire halte pendant un jour encore, et j'envoie le lieutenant Stairs et M. Jephson chercher un gué sur le chemin suivi la veille.

A 4 heures de l'après-midi les deux officiers revinrent; ils

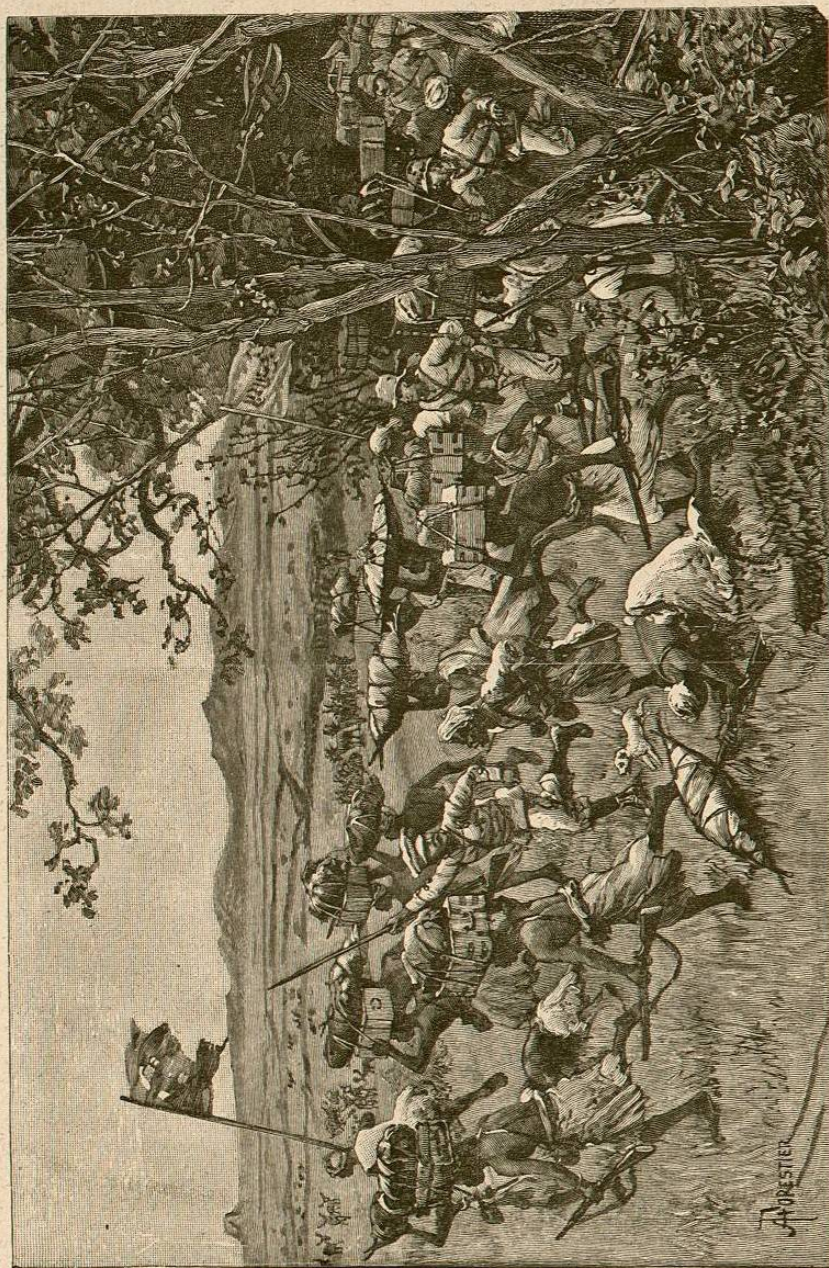


avaient trouvé un gué à deux kilomètres en amont, et abordé le Pays aux Herbes, en foi de quoi ils nous présentèrent une poignée d'herbe fraîche et succulente. Dans l'intervalle, Ouledi et ses gens avaient découvert un autre passage pas plus haut que la ceinture, encore plus près d'Inde-soura.

Dans la soirée il n'y eut pas hommes plus heureux sur la terre entière que dans le campement d'Inde-soura. Le lendemain on dirait adieu à la forêt. Elle était enfin tout proche, la région verte et herbue de laquelle nous avions rêvé pendant les heures sombres, dans le lourd sommeil de travailleurs accablés d'épuisement et dévorés par la faim; déjà les marmites fleuraient la viande succulente, et les tablées odoraient la volaille bouillie et rôtie; ces crêpes de maïs, ces potages à la farine de plantain, ces bananes mûres! Rien d'étonnant que la joie fût exubérante; tous, sauf une douzaine, étaient en meilleure condition que lorsque, pleins d'espérance, ils s'embarquaient à Zanzibar.

Le 4 décembre, la caravane défile vers le gué. L'eau, qui nous allait à la ceinture, avait à cet endroit une largeur de 45 mètres environ. Deux anéroïdes marquaient 930 mètres au-dessus de l'océan, altitude supérieure de 564 mètres au débarcadère de Yambouya, et de 610 mètres au Congo du lac Stanley.

Puis nous entrâmes sur la rive gauche de l'Itouri, dans une étroite zone d'arbres de haute futaie, suivant, sous la direction de Jephson, une large passée d'éléphants pendant 550 mètres environ. Enfin, à notre joie sans mélange, la caravane aborde une plaine onduleuse, verte comme un gazon anglais; la lumière est claire et pure, le soleil chaud et splendide; nous aspirons le grand air avec extase. A juger des sentiments d'autrui par les miens, il nous semble avoir jeté de nos épaules le fardeau d'une vingtaine d'années; d'un pas ferme nous foulons le velours des pelouses. On marche avec allégresse; les hommes, incapables de se retenir davantage, se prennent à courir. Le cœur de chacun s'est élargi, il exulte d'une joie d'enfant. Jamais le ciel bleu au-dessus de nos têtes n'avait paru si serein. Nous plongeons notre regard dans le soleil même, sans craindre son éblouissant éclat. L'herbe nouvelle, n'ayant qu'un mois de pousse depuis que la précédente avait été incendiée, ondulait sous une douce



Au sortir de la forêt.



et aimable brise et relevait ses feuilles, comme pour nous montrer avec plus d'avantage ses nuances charmantes de vert tendre. Des oiseaux — depuis si longtemps oubliés — volaient ou planaient dans l'atmosphère lumineuse. Du haut d'une butte gazonnée, des antilopes, des élans, nous regardaient stupéfaits, puis détalait et s'arrêtaient encore en s'ébrouant; leur surprise égalait la nôtre; des buffles levaient la tête, étonnés de notre intrusion dans leur domaine jusque-là silencieux; ils secouaient leurs corps puissants, puis la bande trottait à distance rassurante. Nos regards erraient sur 250 kilomètres carrés d'un paysage magnifique, désert, semblait-il, car nous ne l'avions pas encore examiné dans ses détails. Lieue après lieue, les pâturages vert d'émeraude se succédaient en courbes gracieuses, coupées par des lignes ombreuses qui serpentaient de creux en creux; de jolis mours et mamelons se parsemaient de fourrés en taches sombres; çà et là un grand arbre dominait les pacages ondulant au loin. Vers l'est s'élevaient des rangées de monts imposants, au delà desquels, nous le savions maintenant, dort, en son bassin profond, l'Albert-Nyanza aux eaux bleues. Tant que le manque d'haleine ne la forçait pas de s'arrêter, la caravane marchait au pas accéléré: autre plaisir qui lui avait manqué longtemps. Nous nous arrêtons sur la crête d'un coteau pour nous emplir de cette beauté. Nous avions pensé pendant des mois entiers à ce paysage assurément sans égal, nous en avions rêvé, et maintenant « nous étions réjouis suivant la mesure des jours que nous avions été affligés, et suivant le temps que nous avions connu l'amertume ». Chaque physionomie s'imprégnait de cette splendeur, réfléchissait la joie secrète de nos âmes, rayonnait de la satisfaction de nos plus chers désirs. Plus de soupçons, plus de mauvaise humeur. Nous semblions des hommes arrachés à la captivité d'un cachot. Plus d'entraves, libres désormais! Échappés à la pourriture et à l'humidité, nous entrions dans une atmosphère douce et pure; nous avons échangé les ténèbres et l'obscurité pour une lumière divine et un air qui nous apportait la santé. Suivant des yeux le sentier mal défini, nous contemplions les buttes de pâtis, grandes et petites, les bosquets ensoleillés, les pentes gazonnées bordant l'irrégulière ligne de forêt, laquelle étendait derrière nous son drap funéraire, avançant par ici, reculant par là, tantôt s'ouvrant en baie, tantôt se dressant



en cap. L'esprit, rapide comme la vision, saisissait le moindre détail, pour le garder longtemps et le contempler des années durant. Si nous vivons encore dans une vingtaine d'années, et qu'une allusion soit faite à cette heure de félicité, dans laquelle il n'était âme qui ne palpât de joie, il n'était lèvres qui ne fût prête à prononcer une action de grâces, cette incomparable scène se reproduira toujours avec précision et fidélité.

Pour éviter le plus possible les rivières et les marais, et après avoir examiné le contour de la région qui s'étalait à nos yeux, je dirigeai l'expédition par le nord-nord-est, vers une tuque rocheuse distante de 6 kilomètres; mon but était maintenant la base méridionale de certaine ligne de coteaux qui portait ensuite vers le sud-est. J'imaginai que de là, en tirant sur l'est, nous pourrions avancer par le haut pays sans obstacle sérieux.

Nous atteignîmes la base de l'enrochement haut de 100 mètres qui, sur notre droite, dominait la vallée. Comme l'obscur piste de gibier suivie jusque-là se développait en un sentier d'indigènes courant au nord-est, nous prîmes à travers la prairie pour ne pas abandonner la hauteur; l'herbe, encore courte et tendre, ne nous fatiguait pas. Vers midi, les hautes et épaisses tiges non brûlées de la saison précédente s'em mêlèrent en fourrés, embarrassant notre marche si facile jusque-là; mais nous persistâmes bravement, et une heure d'effort nous donna le droit de boire l'eau cristalline d'un ruisseau.

Dans l'après-midi nous remontons la pente opposée. Encore une heure et demie de marche rapide, et nous établissons notre campement au confluent de deux ruisseaux qui coulent vers le sud-est. Délivrés de leurs fardeaux, les plus infatigables de nos compagnons vont fourrager par les villages que nous apercevons dans la vallée, bien au-dessous. La soudaineté de leur descente nous procure un riche approvisionnement en poulets, canne à sucre et régimes de bananes mûres. Ils rapportent quelques échantillons d'armes : des arcs et des flèches d'une belle longueur; des boucliers lourdement rectangulaires : une double rangée de baguettes dures s'entre-croisant, étroitement liées par des fibres et barbouillées de gomme, ouvrage soigné, impénétrable aux flèches et lances. Les natu-

rels portent des jaquettes en peaux de buffle, à l'épreuve des balles de pistolet.

Jusqu'au morne rocheux dont nous avons parlé plus haut, notre route longeait la lisière de la forêt, mais à une distance de 800 à 2 500 mètres. Comme un lac ou la mer indente ses rivages, la forêt délimitait la prairie.

L'orientation de cet Itouri, branche occidentale de la grande rivière, porte est-sud-est. J'estime que la source est distante d'environ 45 kilomètres nord-nord-ouest de l'endroit où nous le traversâmes.

Le lendemain nous continuons à monter sur une longue pente gazonnée; arrivés sur la crête, je fais faire halte, pour disposer la colonne en meilleur ordre, car nous ignorions le pays et les mœurs des habitants au milieu desquels nous étions tombés. Nous prenons ensuite un chemin à peine marqué, qui suit le sommet dans la direction du sud-est, mais il disparaît bientôt. De notre plateau nous dominons une vingtaine de kilomètres en tous sens. Il faut ensuite nous orienter vers le nord-est, pour profiter d'une sente de village, car les fouillis de roseaux et d'une herbe haute de presque trois mètres ne sont guère plus commodes que les broussailles de jungle; notre marche était comme étranglée par des chaumes étonnants de hauteur et de grosseur. Nous traversâmes des ravins buissonneux; la boue du fond gardait l'empreinte des pattes de lions et léopards; après nous être à grand-peine dégagés d'un fourré d'acacia épineux, nous émergeâmes enfin dans la libre étendue des champs de Mbiri. Avertis de notre approche en quelques secondes, les natifs s'enfuirent sans plus raisonner, tout en nous décochant leurs longues flèches à la façon des Parthes. Se précipitant à travers tous obstacles, les éclaireurs se saisirent d'une jeune femme et d'un garçon, auxquels nous eûmes aussitôt recours pour apprendre au moins le nom du pays. La conversation ne pouvait traîner en longueur, vu notre médiocre connaissance des dialectes de l'endroit. Grâce à quelques vocables accompagnés de gestes, nous comprîmes que nous étions dans le district de Mbiri, que la grande route à l'est nous mènerait chez les Baboussés et, plus loin, chez les Aboungouma, toutes appellations que nous entendîmes avec une indifférence suprême. Quelles idées apportaient-elles à nos esprits, quelles sensations pouvaient-elles